

## Les relations culturelles franco-hongroises et l'Institut Hongrois de Paris entre les deux guerres mondiales

Dès la fondation de l'Etat hongrois, un des facteurs les plus importants de la pensée politique et de la politique culturelle fut le désir de se rapprocher des pays de l'Occident chrétien et de connaître la culture de peuples européens plus développés. L'histoire hongroise n'a pour ainsi dire eu de siècle où nos souverains, les couches dirigeantes politiques et culturelles du pays, n'aient pas considéré ce rattachement à l'Europe comme un des moyens principaux et même indispensables du progrès du pays. L'importance des relations culturelles avec l'Europe de l'Ouest et par cette voie celle de l'accueil et de l'assimilation des grands courants intellectuels d'Europe devint encore plus évidente après 1919, lorsque après la chute de la Monarchie Austro-Hongroise, la Hongrie, redevint enfin un Etat indépendant au bout d'une longue période historique. "Même la vie culturelle des grandes nations - dit à ce propos le comte Kúnó Klebelsberg, grand ministre hongrois de la culture dans la décennie qui suivit la première guerre mondiale - se ressent du chauvinisme dominant à certaines époques ou de la surestimation des valeurs intellectuelles propres qui conduisirent à un isolement parmi des autres pays, mais pour un petit pays il est tout simplement catastrophique de se fermer aux grandes nations civilisées en croyant que dans cette situation isolée il peut produire quelque chose de national par excellence." Aussi le régime culturel de l'époque considérait-il comme une tâche de première importance d'obtenir que "la littérature, l'art et la science aient à leur disposition un nombre suffisant d'hommes de niveau européen".<sup>1</sup>

Afin de réaliser ces visées de la politique culturelle, Klebelsberg mit au point un nouveau système d'attribution des bourses d'Etat pour l'étranger et reprit sous une forme plus développée l'idée des instituts hongrois à l'étranger, idée qui, en fait, remontait à l'époque d'avant la guerre. Son projet consistait pour l'essentiel à fonder dans les principaux centres culturels d'Europe des instituts hongrois /Collegium Hungaricum/ qui, tout en offrant un foyer et une possibilité de travailler aux étudiants boursiers et aux chercheurs bénéficiant de bourses universitaires, auraient rempli la double fonction de foyers universitaires et de centres de recherches. Un des principaux objectifs de ces instituts était de diffuser et de populariser les valeurs de la culture hongroise, en même temps qu'ils devaient aider à faire connaître en Hongrie la vie intellectuelle du pays d'accueil.<sup>2</sup>

Conformément aux relations culturelles et à l'orientation politique traditionnelles de la Hongrie, les premiers instituts hongrois furent fondés en 1924 à Vienne et à Berlin. A cette époque se constitua l'Institut d'Histoire Hongroise de Rome qui, ayant emménagé en 1927 dans un nouveau bâtiment, fut promu au rang d'institut, de Collegium Hungaricum. Enfin le Collegium

Hungaricum de Zurich, institut de dimensions beaucoup plus modestes, ouvrit ses portes en 1927.<sup>3</sup>

Comparées aux relations austro-hongroises, italo-hongroises et germano-hongroises, les relations culturelles entre la France et la Hongrie étaient très réduites dans les deux premiers tiers des années 20. La raison en était d'ordre politique. La France et la Petite Entente, son alliée dans l'Est de l'Europe, contrôlaient d'un oeil vigilant le nouvel ordre et les nouvelles frontières établis après la guerre. Or le principal but suivi par la politique étrangère hongroise était alors la révision, la modification des nouvelles frontières. La confrontation dans le domaine de la politique ne manqua pas d'influer sur les relations culturelles. Les chiffres sont là pour le prouver: sur les 1 200 à 1 500 jeunes gens qui allaient chaque année étudier à l'étranger, il n'y en eut avant le milieu des années 20 guère plus d'une ou deux douzaines qui choisirent Paris ou la France, alors qu'à la même époque 300 à 500 étudiants se trouvaient à Vienne et 500 à 600 à Berlin.<sup>4</sup>

A la fin de cette décennie l'opposition politique perdit de son acuité. La France reconnut qu'en face du danger potentiel que représentait l'Allemagne, non seulement la Petite Entente, mais aussi la Hongrie, pouvait jouer un certain rôle dans sa politique de sécurité. En même temps les dirigeants hongrois commencèrent à se rendre compte de ce que l'appui économique et politique offert par l'Allemagne pouvait éventuellement entraîner plus tard la perte de notre indépendance, et que, devenu un petit pays, la Hongrie devait entretenir dans son propre intérêt de multiples rapports avec l'étranger. A ce propos le comte István Bethlen, président du cabinet déclara en 1930 : "Devons-nous maintenir dans la culture une orientation exclusivement allemande ? Pendant quatre cents ans nous avons été orientés vers la culture allemande ; voilà que nous avons reconquis notre indépendance et que nous ne sommes plus attachés à personne. Dans l'intérêt de la nation nous cherchons et nous devons chercher des contacts avec toutes les grandes nations occidentales, faute de quoi nous exposons la nation au danger d'étouffer dans sa propre graisse ou de retomber dans une orientation unilatérale."<sup>5</sup>

Si les relations franco-hongroises devinrent plus chaleureuses et plus intenses, c'est entre autres grâce à la visite que Bethlen, fit à Paris en 1929, en tant que Président du cabinet, et au cours de laquelle l'engagea des pourparlers avec plusieurs dirigeants de la politique française. Bien que n'ayant pu s'étendre sur la question de la révision, les deux parties tombèrent d'accord pour déclarer qu'il était souhaitable de renforcer la coopération sur le plan économique et sur le plan culturel.<sup>6</sup>

La reprise des relations culturelles sera marquée dans les années suivantes par certains faits nouveaux. Le plus frappant en est la brusque augmentation du nombre des étudiants hongrois en France (1921/22: 2; 1922/23: 16; 1927/28: 43; 1930/31: 323).<sup>7</sup> La même augmentation se reflète dans le nombre des bourses accordées par l'Etat (1925/26: 13; 1927/28: 43; 1929/30: 48). 25% des bourses étaient offerts par le gouvernement français, le reste était assuré par l'Etat hongrois ou différentes organisations hongroises. Le nombre des boursiers hongrois en France et à Paris dépassait de loin à cette époque celui des jeunes

gens étudiant en Angleterre, en Suisse ou aux Etats-Unis, et approchait celui des étudiants hongrois des universités de Berlin, de Rome et de Vienne.<sup>8</sup>

Mais il y avait d'autres signes de l'essor des relations culturelles des deux pays. Le 3 mars 1929, pour la première fois depuis la guerre, une exposition d'art français fut organisée à Budapest, exposition inaugurée par le gouverneur du pays, ce qui ne manqua pas de causer une vive surprise dans les milieux diplomatiques: "L'exposition récemment ouverte permet de contaster l'importance et la force du courant qui pousse aujourd'hui le public hongrois vers la France, dans presque tous les domaines ; et particulièrement dans celui de l'Art et de la littérature." C'est en ces termes que De Vienne, ministre de la France à Budapest commente l'importance politique de cet événement dans son rapport. Et il ajoute : "Ce courant, il importe de l'utiliser, de l'alimenter, de le développer."<sup>9</sup> Dès le mois de décembre de cette même année, un hebdomadaire de langue française /*Gazette de Hongrie*/ est lancé à Budapest. L'initiative en émanait de la Hongrie, un de ses mécènes était la présidence du Conseil hongrois, l'autre - faisant suite à la proposition du ministre de France - le Quai d'Orsay.<sup>10</sup> La *Gazette* était tirée à 2 ou 3 mille exemplaires. Invitée par l'Association des dramaturges et compositeurs hongrois, la Comédie Française fit en 1931 une tournée à Budapest - également pour la première fois depuis la guerre.<sup>11</sup> En janvier 1932 paraît à Budapest le premier numéro du périodique *Nouvelle Revue de Hongrie* qui se propose - tout comme le *New Hungarian Quarterly* lancé plus tard - de diffuser et de populariser la littérature et la culture hongroise à l'étranger et de faire connaître au public des autres pays la situation économique et politique de la Hongrie. Par ailleurs la revue publiait des écrits d'un grand nombre d'écrivains, de politiciens et de journalistes français. Malgré son tirage modeste -quelques centaines d'exemplaires-, le rôle et l'importance de la revue ne sauraient être assez soulignés. Les noms des auteurs hongrois - Gyula Illyés, Dezső Kosztolányi, Dezső Keresztury, Károly Kós, Elemér Jancsó, Lajos Vargyas, György Gyórfy etc. - tout comme ceux de ses directeurs, György Ottlik et József Balogh (rédacteur en chef) sont là pour en témoigner. Résumant en 1934 ses impressions des trois premières années, le ministre De Vienne recommande ce périodique à l'attention des organes culturels français: "Il s'agissait d'une revue rédigée en français, et en bon français ... qui réussissait en somme à observer l'objectivité dont elle s'était fait la règle et /qui/ était peut-être la meilleure des publications de ce genre éditées en Europe centrale et orientale."<sup>12</sup>

On perçoit une certaine animation dans les relations culturelles des deux pays en 1934-1935, à l'époque du rapprochement entre l'Italie et la France et de ce qu'on appelait le Pacte de Rome, lorsque pendant près d'une année Mussolini sembla orienter vers la France plutôt que vers l'Allemagne. Cette évolution, d'ailleurs transitoire, m'annonçait rien de bon dans la perspective de la révision souhaitée par la Hongrie, mais elle sembla favorable à ceux qui entendaient arrêter le *Drang nach Osten* menaçant l'indépendance du pays. C'est l'époque des débuts du tourisme organisé hongrois dont une des premières manifestations fut l'arrivée d'un groupe de 50 touristes à Paris, comprenant des personnalités

dirigeantes de la vie publique hongroise, et qui furent reçues par des magistrats(????) de la capitale française (été 1935).<sup>13</sup> Chaque mois à peu près, un écrivain ou un politicien français vient faire une conférence dans une des villes universitaires de Hongrie. A l'occasion du 300<sup>ème</sup> anniversaire de la fondation de l'Université de Budapest (le 7 décembre 1935), le titre de docteur honoris causa est remis à sept savants français et à trois représentants de la culture allemande et italienne.<sup>14</sup> Le ministère de l'Education envisage de fonder, après le lycée de langue allemande et celui de langue italienne, un lycée de langue française. Et pour finir, on constate même une amorce d'entente dans la question de la révision, le point névralgique des relations franco-hongroises.<sup>15</sup>

L'acquis culturel le plus important du rapprochement qui avait commencé entre les deux pays à la fin des années 20 et allait durer jusqu'au milieu des années 30, fut la mise en oeuvre de la création d'un institut hongrois tel qu'il en existait à Vienne, à Berlin, à Rome et à Zurich - cette fois-ci à Paris. Les préparatifs étaient dirigés par Zoltán Magyary, chef du département universitaire du Ministère de la Culture et de l'Enseignement. Lors des pourparlers menés par Magyary en 1927-28 à Paris, on esquaissa deux possibilités. L'une prévoyait que la Hongrie se joindrait à la création de la Cité Universitaire en construction depuis 1923. Cette solution aurait été chaleureusement accueillie par le gouvernement français tout comme par André Honnorat, ministre de la Culture, le fondateur de la Cité. Ce qui entravait la construction d'une Maison Hongroise dans la Cité, c'était que selon les statuts en vigueur à l'époque, cette maison - à la différence des autres instituts hongrois - n'aurait pu être qu'un foyer d'étudiants sans fonctions de recherche ni d'enseignement. Un autre obstacle était que les Etats faisant construire des pavillons dans la Cité n'en recevaient que l'usufruit perpétuel, les pavillons restant propriété de l'université de Paris. La seconde possibilité aurait impliqué l'achat d'un immeuble approprié dans le Quartier Latin (hôtel ou immeuble locatif), dans lequel on aurait logé un Collegium Hungaricum assumant des tâches multiples à l'instar des instituts hongrois de Berlin, Vienne et Rome.<sup>16</sup>

Quoique Klebelsberg sympathisât plutôt avec cette dernière solution, il n'opta sur le moment pour aucune, et en attendant fonda en 1928 un Bureau Franco-Hongrois de Renseignements Universitaires. Le Bureau commença à travailler en automne 1928 dans deux locaux d'un petit hôtel (Hôtel du Cèdre) au Quartier Latin, rue Lapepède. L'une des pièces servait de bureau à Lipót Müller (Molnos), à la fois directeur et unique employé du Bureau, tandis que l'autre abritait une petite bibliothèque et constituait à la fois l'antichambre, la salle d'étude et la salle de travail des boursiers hongrois. La principale tâche du Bureau était d'orienter et d'aider les étudiants hongrois qui arrivaient à Paris ou qui étaient déjà sur place, en particulier en ce qui concerne leurs études. A cette fin le jeune et ambitieux directeur du Bureau organisa dès l'année universitaire 1928/29 plusieurs cours spéciaux de français permettant aux boursiers hongrois de se perfectionner dans cette langue. En même temps il lança des cours de langue hongroise à l'intention des étudiants et des journalistes s'intéressant à la Hongrie et désireux de s'y rendre.<sup>17</sup>

Ce Bureau Franco-Hongrois de Renseignements Universitaires fut d'abord considéré (en général) comme une institution provisoire, comme le noyau du futur Collegium Hungaricum ou de la Future Maison Hongroise. En 1928/29 il semblait que cela corresponde à la réalité. En 1929 la Fondation Nationale de la Cité Universitaire dut se rendre à l'évidence qu'elle ne pourrait compter sur la participation tant soit peu importante des pays étrangers qu'à condition de céder le droit de propriété des maisons à tous ceux qui en fondaient une. Les maisons d'Argentine, d'Angleterre et d'Espagne furent construites au tournant des années 20 et 30 en vertu de cet accord. Outre les foyers d'étudiants, des instituts universitaires durent également fonctionner dans la Cité. (Le premier de ce genre, l'Institut Agronomique de la Sorbonne, ouvrit ses portes en 1929.) Ces changements favorables militaient en faveur de la fondation du futur Collegium Hungaricum dans la Cité et non au Quartier Latin. Lipót Müller et les personnes déléguées par Klebelsberg qui étudièrent au printemps 1929 les projets architecturaux et fonctionnels de la Cité étaient unanimes à le proposer. En été 1929 les premiers ministres des deux Etats Raymond Poincaré et Bethlen étaient également d'accord dans ce sens. La réalisation du projet ne se heurtait à aucun obstacle d'ordre financier. Bien que le ministère de la culture fût en butte aux critiques de l'opposition tant de droite que de gauche lui reprochant de prétendues "dépenses de luxe", Klebelsberg, appuyé par Bethlen, réussit à assurer les fonds matériels nécessaires. En automne 1929 l'Assemblée Nationale vota la somme d'un million deux cents mille Pengő pour la fondation d'un Institut Hongrois à Paris /équivalent à un peu plus de cinq millions de francs français à l'époque/.<sup>18</sup>

Si Klebelsberg s'était hâté et avait fait immédiatement acheter le terrain et mettre en chantier les travaux, l'Institut Hongrois se trouverait aujourd'hui probablement non pas la rue Bonaparte, mais à la Cité Universitaire, et offrirait un foyer et une salle de travail à environ 50 étudiants et chercheurs hongrois (c'était le chiffre prévu). Mais comme il n'en fit rien et remit les mesures concrètes à 1930, les choses prirent une autre tournure. La crise économique mondiale et ses répercussions en Hongrie bouleversèrent tout. Pour diminuer le déficit accumulé du budget, il y avait - comme toujours et partout - deux solutions: d'une part majorer les impôts et d'autre part annuler, tout au moins diminuer les prévisions budgétaires. Le cabinet de Bethlen recourut aux deux, et l'Institut Hongrois à Paris, entre autres, fut sacrifié. Le projet lui-même ne fut pas pour autant définitivement abandonné, mais la chute de Bethlen (1931), la mort de Klebelsberg (1932), et, en outre la dépression économique qui allait durer jusqu'au milieu des années 30, firent qu'on ne réussit jamais à trouver les fonds nécessaires à son exécution.

Dans la seconde moitié des années 30, lorsque, le budget se stabilisa à nouveau grâce à la conjoncture économique, et alors qu'il n'aurait pas été impossible d'assurer la somme en question, la situation internationale vint à changer et l'orientation de plus en plus nette du gouvernement hongrois vers l'Allemagne empêcha un nouvel examen de la question. Un Institut Hongrois à Paris d'une certaine importance semblait impossible à concilier avec la politique

étrangère de la Hongrie d'alors qui se rallia à l'axe Berlin-Rome (1936). L'idée même d'un accord culturel avec la France, tel qu'on en avait conclu en 1935 avec l'Italie et en 1936 avec l'Allemagne, ne fut même plus évoquée. Tous ceux qui estimaient néfaste l'orientation allemande unilatérale et continuaient à considérer comme important de maintenir de bons rapports avec la France, durent se contenter de la possibilité de cultiver les relations existantes et de sauvegarder, à la rigueur de développer très modestement, les institutions déjà créées. Une de ces institutions était précisément la Nouvelle Revue Hongroise, qui continua à paraître chaque mois en restant fidèle à son ancienne conception jusqu'au moment de l'occupation de la Hongrie par les Allemands en 1944, et une autre, le Bureau Franco-Hongrois de Renseignements Universitaires, qui, sans pouvoir se transformer en Institut Hongrois, en Collegium Hungaricum, n'en joua pas moins un rôle éminemment important dans le maintien des relations franco-hongroises avant 1939/1940.

Jusqu'en automne 1931 le Bureau résidait dans deux pièces au rez-de-chaussée de l'Hôtel du Cèdre, ensuite, jusqu'en 1934, au 5<sup>ème</sup> étage d'un immeuble locatif de la rue Geoffroy-St. Hilaire. Loins de s'améliorer, les conditions dans lesquelles il devait travailler devinrent encore plus difficiles. Il continuait à ne posséder que deux pièces d'une surface de base de 40 m<sup>2</sup> seulement. En conséquence de la crise économique le budget de l'Institution fut également diminué. Tandis que dans les deux premières années le ministère avait mis 16.000 Pengő à la disposition de Müller, en 1931/32 il n'en reçut plus que 12.000. A titre de comparaison nous indiquons que le Collegium Hungaricum de Rome en touchait 163.000, celui de Vienne 110.000, enfin celui de Berlin 102.000.<sup>19</sup>

Une fois que la conjoncture économique eût permis de rétablir l'équilibre du budget d'Etat, la situation du Bureau connut une légère amélioration. En 1934 il put emménager dans un immeuble locatif au n° 13 de la Place du Panthéon où il disposait de 5 pièces d'une surface totale de 135 m<sup>2</sup>. L'une d'elles fut aménagée en salle de conférence, une autre en bibliothèque, dans une troisième se trouvaient les journaux et périodiques, la quatrième était le bureau du directeur, la cinquième enfin arbitrait les archives. Avant le déménagement en 1933, l'institution avait reçu un nouveau nom. Elle s'appelait désormais officiellement Centre d'Etudes Hongroises en France.<sup>20</sup> Quelques années plus tard, peu avant le déclenchement de la guerre, on réussit à installer le Centre à un endroit plus encore avantageux. Sa dernière résidence avant 1945 se trouvait au n° 18 de la rue Pierre Curie où il disposait de neuf pièces.<sup>21</sup>

Après le changement de nom en 1933 et le déménagement en 1934, l'institution reçut également la possibilité de majorer son effectif. A côté de Lipót Müller, directeur et homme à tout faire, on engagea deux employés pour le bureau et la bibliothèque et admit comme vacataire l'historien Tibor Baráth, secrétaire adjoint de la Commission Internationale des Sciences Historiques, ainsi que des lecteurs hongrois en fonction, comme par exemple László Gáldi et László Pődör en 1934/35 et Denis Sinor en 1939/40.<sup>22</sup>

Une des principales tâches du Bureau ou Centre était comme avant, l'aide offerte aux boursiers, tant par l'organisation de cours de français que par les services de la bibliothèque. En 1931 celle-là comptait 2.800 volumes hongrois et français et recevait régulièrement 30 périodiques et 5 quotidiens. En 1934 le nombre des livres s'élevait à 6.500, en 1944 à presque 15.000; celui des périodiques et quotidiens avait également légèrement augmenté (en 1934 il était respectivement de 100 et de 7). Au début les étudiants pouvaient librement utiliser la bibliothèque, ils possédaient une clef pour y entrer et tenaient eux-mêmes le registre des emprunts.<sup>23</sup> Ce système libre fut supprimé dès que le Bureau fut devenu Centre. Les étudiants n'avaient plus le droit d'emprunter des livres, et quoique l'effectif du personnel eût été augmenté, la bibliothèque n'était plus ouverte que l'après-midi de 14 h à 17 h. Il est vrai que désormais les nouvelles salles permettaient de travailler, non pas à 8 mais de 40 à 60 personnes à la fois, et avec un maximum de confort. Le directeur justifia ces changements par la négligence des étudiants, par les inexactitudes relevées dans le registre des prêts et par la disparition de quelques livres. Les étudiants, eux, étaient d'avis que l'institution avait versé dans la bureaucratisme. En dehors des étudiants hongrois, la bibliothèque était bien entendu utilisée aussi par des étudiants français qui suivaient des cours de hongrois, ainsi que par les représentants de la vie intellectuelle française qui s'intéressaient à l'histoire ou à la culture hongroise.<sup>24</sup>

L'autre sphère d'activité importante du centre était représentée par l'aide qu'il était censé fournir à l'enseignement de la langue et de la littérature hongroises à l'université. Pendant et après la guerre on n'enseignait ni la langue ni la littérature hongroises à Paris. (Jusqu'en 1913 elles constituaient le sujet des cours qu'Ignác Kont faisait à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.) Comme premier signe de l'intérêt renaissant, János Hankiss fit pendant deux semestres en 1927 des cours d'introduction à l'étude de la littérature hongroise à la Sorbonne. Plus importante encore que les cours des professeurs hongrois délégués à la Sorbonne, fut la création en 1931 à l'Ecole Nationale des Langues Orientales (Vivantes), d'une chaire de langues finno-ougriennes dont le directeur, Aurélien Sauvageot avait passé près de dix ans à Budapest. (A partir de 1923 il avait été professeur de français au Collège Eötvös.) Il avait non seulement appris le hongrois à un niveau touchant à la perfection, mais avait aussi acquis une connaissance profonde de la culture et de la vie intellectuelle hongroises. Le professeur Sauvageot assurait des cycles de trois ans de cours de langue et de littérature hongroises, tandis que Müller et les lecteurs hongrois invités régulièrement dès le début des années 30 donnaient des cours de lecture expliquée et de conversation. Le nombre des étudiants régulièrement inscrits variait entre 15 et 25 par année d'étude et entre 3 et 10 par semestre. La majorité d'entre eux était d'origine française, mais chaque année il y eut parmi eux un ou deux Hongrois qui arrivaient de l'un ou l'autre des Etats successeurs (territoires hongrois avant 1918). Entre 1931 et 1958 les "Langues-Orientales" décernèrent 79 diplômes de hongrois dont 30 à 35 entre 1930 et 1945. En dehors de l'Ecole le hongrois était aussi enseigné au sein de la Société pour la Propagation des Langues Etrangères. Ces cours d'une durée de 3 ans mais ayant plutôt le caractère d'une université populaire et n'impliquant que 2

ou 3 heures de langue ou de littérature par semaine furent donnés d'abord par Müller puis par le lecteur hongrois en fonction.<sup>25</sup>

A partir du début des années 1930, le Centre déploya aussi une assez grande activité dans le domaine de la publication. Le plus important organe dont il faut faire état était son propre périodique, la *Revue des Etudes Hongroises*. Lancée en 1923, la revue avait été au début le périodique trimestriel de l'Académie Hongroise des Sciences publiée en français. Les cinq premières années en parurent sous le titre *Revue des Etudes Hongroises et Finno-ougriennes* (1923-27), la sixième et la septième année (1928-1929) elle portait le titre de *Revue des Etudes Hongroises*. Sándor Eckhardt et Zoltán Baranyai, les directeurs des sept premières années de la revue considéraient comme leur principal devoir de diffuser dans ce périodique de langue française les résultats des recherches historiques, littéraires, linguistiques, ethnographiques hongroises - compte tenu en particulier des relations linguistiques et culturelles entre les Hongrois et les peuples apparentés ou voisins.<sup>26</sup> Dans les années de la crise économique la publication de la revue devint impossible et la revue ne reprit qu'en 1933. Les directeurs des trois premières années de la nouvelle série (1933-1935) furent Lipót Müller et Géza Bárczi, ceux des années 1936-1937 Müller et János Hankiss. Les trois premières années portaient encore l'ancien titre, les deux dernières parurent déjà sous le titre *Etudes Hongroises*. Le changement de directeur signifiait aussi une modification de conception. L'histoire des rapports de la Hongrie et des peuples voisins et apparentés passa complètement à l'arrière-plan des points de vue de la rédaction, ce qui dominait désormais était l'étude des contacts historiques franco-hongrois et les influences réciproques des deux pays. L'équipe des collaborateurs se modifia en conséquence. Les auteurs de la nouvelle série, dont près de la moitié était d'origine française, sortaient des rangs des chercheurs qui s'intéressaient aux relations franco-hongroises. D'organe propageant les résultats des sciences humaines hongroises en français, le périodique devint ainsi une publication de langue française au champ d'intérêt particulier. Il était tiré à 700 à 1.000 exemplaires.<sup>27</sup>

Les années 1936 et 1937 laissaient déjà prévoir les difficultés d'ordre financier auxquels la publication de la revue allait se heurter. En 1938, elles prirent une telle envergure que la revue cessa de paraître, et cela pendant cinq ans. Mais comme la suppression de l'appui financier coïncidait avec le renforcement de l'orientation allemande, on ne risque pas de tromper en supposant qu'à l'arrière-plan de l'invocation des difficultés matérielles il y eut en réalité des considérations politiques. D'autant plus que dès 1943, dans une situation budgétaire nettement plus grave, mais différente sur le plan de la politique étrangère, *Etudes Hongroises*, sous le nouveau titre de *Revue d'histoire comparée*, put de nouveau paraître sous une forme plus représentative et avec un plus grand nombre de pages.

A côté de la rédaction et de la publication de la revue des *Etudes Hongroises*, le centre a prêté son concours à l'édition de plusieurs publications individuelles intéressantes, comme, entre autres, les *Contes et légendes de Hongrie*, traduction française du recueil de Sándor Solymossy<sup>28</sup> ; *La découverte de la Hongrie* (livre du

professeur Sauvageot), qui présentait le pays non sans le critiquer à juste titre du point de vue politique, était en même temps pénétré d'une sympathie sincère et profonde à l'égard du peuple hongrois et de sa culture<sup>29</sup>; ou encore les deux recueils littéraires mis au point par Müller et Hankiss: *Anthologie de la poésie hongroise* et *Anthologie de la prose hongroise*. Dans ces derniers, on trouve bien entendu aussi des écrivains "amateurs", tels que Margit Bethlen, Gyula Somogyvári, Cecile Tormay, le baron Gyula Wlasics et d'autres personnages "officiels" représentés par l'un ou l'autre de leurs "chefs-d'oeuvre". Mais la grande majorité des auteurs et des oeuvres, telle la génération du Nyugat et les chefs de la littérature populiste, puis Lajos Kassák, Attila József, Anna Lesznai et Ernő Szép, représentaient dignement la littérature hongroise et ne sauraient manquer dans aucune anthologie hongroise.<sup>30</sup>

Pour terminer ce tour d'horizon des activités du Centre d'Etudes il y a lieu de mentionner encore les conférences, les commémorations et les expositions qu'il organisa. Les deux manifestations culturelles les plus représentatives, c'est-à-dire la soirée consacrée au poète László Mécs et la célébration du 200<sup>ème</sup> anniversaire de la mort du Rákóczi eurent lieu - sans doute n'est-ce pas un hasard - en 1935, à l'époque de la détente franco-italienne (accord de Rome). Etant donné leur importance, elles furent organisées à la Sorbonne, à l'Institut Catholique et dans le château de Versailles. Mais le centre avait déjà organisé auparavant des réunions plus modestes et il allait continuer à le faire. Outre des artistes, des chercheurs et de jeunes boursiers hongrois, il invitait tour à tour tous les professeurs français qui s'intéressaient à certains problèmes de l'histoire ou de la civilisation hongroise. Sans prétendre les nommer tous, nous signalerons Henri Tronchon, professeur à l'Université de Strasbourg qui s'occupait de la chanson populaire hongroise, Louis Villat, professeur de l'Université de Toulouse qui s'intéressait à l'influence de la Révolution Française sur la Hongrie, Emil Tosi, enseignant à l'Université de Lille dont les recherches portaient sur les relations franco-hongroises au Moyen-Age, Emil Poupé, directeur du musée de Draguignan qui se penchait sur les liens rattachant Sándor Kisfaludy à la France, Robert Garric, professeur à l'Institut Catholique qui rendit compte de ses impressions de voyage en Hongrie, Mme Thérèse Marix qui évoqua les rapports de Liszt et de Balzac et, bien entendu, les frères Tharaud et le professeur Sauvageot qui comptaient parmi les collaborateurs quasi permanents du Centre.<sup>31</sup>

En résumant l'activité du Bureau, puis du Centre, pendant 15 ans, nous pouvons conclure que malgré les cadres modestes qui leur étaient assignés, elle fut extrêmement fructueuse tant pour la diffusion de la culture hongroise en France que pour la propagation des valeurs et événements de la vie intellectuelle française en Hongrie. Toute une génération de traducteurs s'est formée ici et des représentants de la vie scientifique hongroise tels que Béla Zolnai et Sándor Eckhardt, l'orientaliste Lajos Ligeti, le pédagogue Hildelbrand Vákonyi, l'historien-archiviste Alajos Degré - pour ne mentionner que les plus connus - reçurent ici des stimulus qui allaient se répercuter sur toute leur activité future.

Lipót Müller qui joua dans ce travail un rôle de première importance était venu à Paris comme jeune historien de la littérature. (A l'origine il s'était occupé

de l'influence de Béranger sur Petőfi.<sup>32</sup>) Mais il possédait des qualités qui lui permirent de devenir un véritable ambassadeur de la culture hongroise en France. Abstraction faite de l'été et de l'automne 1940, où il suivit le gouvernement français dans le Midi et confia la direction du Centre à Denis Sinor, jeune lecteur à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes<sup>33</sup> -, il présida le Centre jusqu'en 1943. Il eut pour successeur István Lajti qui jusque là avait représenté la Hongrie à l'Institut International de Coopération Intellectuelle de Paris.<sup>34</sup>

Nous ne connaissons pas l'activité du Centre d'Etude pendant la guerre, n'ayant trouvé aucun document à ce sujet dans les archives hongroises et françaises. Il est toutefois certain qu'après le déclenchement de la guerre et en particulier après l'occupation allemande, sa sphère d'activité se trouva réduite. En fait, la majorité des boursiers hongrois rentra en Hongrie en 1939-40, et le gouvernement hongrois n'en envoya pas d'autres. L'activité se poursuivit en tout cas encore après 1940 car lorsque le gouvernement de Vichy destitua Aurélien Sauvageot, directeur de la Chaire de hongrois et des langues finno-ougriennes de sa fonction, celui-ci alla s'installer avec ses étudiants au centre où il donna des cours jusqu'en 1943. "C'est grâce à l'Institut Hongrois que l'enseignement du hongrois n'a pas été interrompu alors que l'Etat de Vichy m'avait destitué. J'ai trouvé 18 rue Pierre-Curie un asile où j'ai pu continuer à enseigner et où j'ai pu également me soustraire à la persécution quand celle-ci se faisait trop pressante" - ainsi le professeur Sauvageot évoque-t-il cette période en 1958 à l'occasion du 25<sup>ème</sup> anniversaire de la fondation de la Chaire de Hongrois et des Langues Finno-Ougriennes.<sup>35</sup> Une des preuves de la continuité de l'activité du Centre est qu'en 1943 lorsque, à la faveur d'un certain éloignement de l'Allemagne et d'un effort de se rapprocher des Alliés, l'Institut Teleki eut la possibilité d'éditer la *Revue d'histoire comparée*, le comité de rédaction invita, outre Sándor Eckhardt, Domokos Kosáry et Kálmán Benda, également Lipót Müller puis son successeur István Lajti.<sup>36</sup> Le dernier événement de l'histoire des relations culturelles franco-hongroises à l'époque entre les deux guerres et pendant la deuxième guerre aurait été un concert représentatif que la Radio Nationale Française de Paris se proposait de diffuser au printemps de 1944 avec un programme des oeuvres d'Erköl, Liszt, Hubay, Bartók et Kodály. Il avait été préparé conjointement par la Radio française et le Centre d'Etudes. L'occupation de la Hongrie par les Allemands en mars 1944 fut probablement cause de la suppression de ce concert. A-t-il eu lieu ou pas ? !

Si nos informations sont exactes, dès 1945-46 il y eut à nouveau des boursiers hongrois à Paris, et le Centre d'Etudes reprit ses activités. Mais c'est là le début d'une nouvelle époque avec de nouveaux protagonistes et de nouveaux problèmes dont l'étude dépasserait les cadres de ce compte rendu sommaire des relations culturelles franco-hongroises entre les deux guerres et de l'activité de l'Institut Hongrois de cette époque.

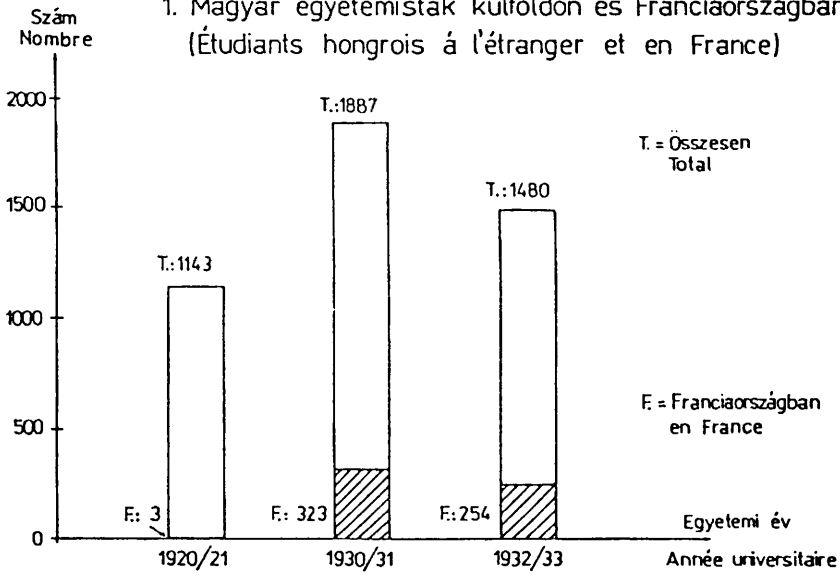
## NOTES

- 1 *Recueil des Lois hongroises*, 1927. Réd. Gyula Téryfy, Bp., 1928, pp. 171-172.
- 2 *Ibid.*, p. 174.
- 3 Iván Nagy, "A magyar diák külföldön egykor és most" /Les étudiants hongrois à l'étranger autrefois et maintenant/, in *A franciaországi magyarság /Les Hongrois en France/*, Bp., 1938, pp. 85-87.
- 4 *Ibid.*, p. 93-94, et Tibor Baráth, "Magyar diákmozgalmak Franciaországban" /Mouvements d'étudiants hongrois en France/, in *A franciaországi magyarság, op. cit.*, pp. 101-102. (cf. Annexe numéro 1).
- 5 *Gróf Bethlen István beszédei és írásai /Discours et écrits du comte István Bethlen/*, Bp., 1933, Vol. II, p. 293.
- 6 Archives Diplomatiques (Paris, Ministère de Affaires Étrangères), Europe, série Z. Hongrie, Vol. 5, f.206-209, et Vol. 54. f.124-127.
- 7 *Tibor Baráth, op. cit.*, p. 101.
- 8 Márta Schneider, *Magyar állami ösztöndíjasok külföldön 1920-1944 /Boursiers de l'Etat hongrois à l'étranger/*, Manuscrit. (cf. Annexe numéro 2 /Boursiers hongrois à l'étranger/).
- 9 Archives Diplomatiques (Paris), Europe, série Z. Hongrie, Vol. 90, Rapport de Vienne le 8 mars 1929.
- 10 *Ibid.*, Vol. 144, note du Ministère des Affaires étrangères, 6 mars 1930, et Rapport de Vienne, le 5 juillet 1930 et le 8 juillet 1930.
- 11 *Ibid.*, Vol. 144, Rapport de Vienne le 27 novembre 1930.
- 12 *Ibid.*, Vol. 147, Rapport de Vienne le 14 mai 1934.
- 13 *Ibid.*, Vol. 150, f. 91.
- 14 *Ibid.*, Vol. 144, Rapport de Maugras le 25 septembre 1935.
- 15 *Ibid.*, Vol. 144, Rapport de Maugras le 6 décembre 1935.
- 16 *Ibid.*, Vol. 90, Rapport de Rivière le 17 octobre 1927; et Archives Nationales Hongroises. K 636, 1932/36 - IV - 36-62/1932-21040/.
- 17 Archives Nationales Hongroises. K. 636. 1929-30-440/49/
- 18 *Ibid.*, 1932/36-IV-36-62./1932-21040/.
- 19 *Ibid.*, 1929-30-440/16/.
- 20 *Ibid.*, 1932-36-IV-62/20575/.
- 21 Nouvelles Archives Centrales de Hongrie. Documents du dép. de la préparation de la paix I/1-10B/3. p. 12.
- 22 Nouvelles Archives Hongroises. K. 636. 1932-36-IV-62/20575/.
- 23 *Ibid.*, 1929-30-440/49/.
- 24 *Ibid.*, 1932/36-IV-62/20575/.
- 25 Lipót Müller, "A magyar kultúra párizsi intézete /L'institut hongrois culturel à Paris/, in *Debreceni Szemle*, mai 1933, pp. 170-171, et *Vingt-cinq ans d'enseignement en France des langues finno-ougriennes*, édité par l'Institut Hongrois de Paris, Paris, 1958, pp.7-21.
- 26 *Revue des Etudes Hongroises*, VI-VII (1928-29).
- 27 *Revue des Etudes Hongroises*, XI-XIII (1933-35) et *Etudes Hongroises*, XIV-XV (1936-1937). Cf. Archives Nationales Hongroises. K. 636.1932-36-IV-62/19505/.
- 28 *Contes et légendes de Hongrie*, recueillis et annotés par Sándor Solymossy, avant-propos de Jérôme et Jean Thâraux. Paris, 1936, 493 p.
- 29 Aurélien Sauvageot, *Découverte de la Hongrie*, Paris, 1937, 244 p.
- 30 *Anthologie de la poésie hongroise*, par Jean Hankiss et Léopold Molnos-Müller, Paris, 1936, 240 p. et *Anthologie de la prose hongroise*, par Jean Hankiss et Léopold Molnos, Paris, 1938, 364 p.
- 31 Archives nationales Hongroises. K. 636. 1936/36-IV-62/ /20575/.

- 32 Lipót Müller/Molnos/, *Petőfi politikai költészete és Béranger /La poésie politique de Petőfi et Béranger/*, Budapest, 55 p.
- 33 Information émanant de Denis Sinor.
- 34 *Revue d'histoire comparée*, et *Etudes hongroises*, XXI (1943), n° 1., p. 586.
- 35 *Vingt-cinq ans d'enseignement en France des langues finno-ougriennes*, *op. cit.*, p. 13.
- 36 Archives Nationales Hongroises. K. 639-16952-2-1943.

# ANNEXE N°1

## 1. Magyar egyetemisták külföldön és Franciaországban (Étudiants hongrois à l'étranger et en France)



ANNEXE N° 2

2. Magyar ösztöndíjasok külföldön  
(Boursiers hongrois à l'étranger)

